

entrées libres

DOSSIER

DANS LES COULISSES

DE LA RECHERCHE EN HAUTE ÉCOLE

CAS D'ÉCOLE

Quand la culture prend la route et rassemble : l'histoire de la PECA'ravane

À L'ÉTUDE

Le rôle essentiel de l'école et de tous ses acteurs, bâtisseurs d'avenir

LIVRES

« *La Guerre des voisins* » : comprendre le monde avec humour



2

ÉDITO

L'école, un pilier du monde rural

4

OPINIONS

Éduquer, c'est construire la démocratie : le rôle essentiel de l'école et de tous ses acteurs, bâtisseurs d'avenir

6

DOSSIER

Dans les coulisses de la recherche en haute école

16

OUTILS

Cap'ten, Capado et Dream+ : des outils pour oser entreprendre à l'école

17

UNE FONCTION,
UN VISAGE

Noémie Lambert : les chiffres au service de l'enseignement

18

AU SeGEC

Les sites web Entrées libres, Salle des profs et Extranet font peau neuve

20

CAS D'ÉCOLE

L'histoire de la « PECA'ravane » : quand la culture prend la route et rassemble

22

LIVRES

« La Guerre des voisins » : comprendre le monde avec humour

25

L'HEURE DE FOURCHE

Le podcast qui inspire les acteurs de l'enseignement !

26

BONS PLANS

La rédaction vous présente une sélection de bons plans culturels et pédagogiques

28

HUMOUR

L'illustration de Poney

entrées libres

Janvier 2026 / N°205
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

entrées-libres.be | redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable

Arnaud Michel (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Rédaction

Déborah Buekenhoudt Pauline Jans
Victoria Magnette Arnaud Michel
Gérald Vanbellingen

Secrétariat et abonnements

Déborah Buekenhoudt : 02 256 70 55

Mise en page et illustrations

Catherine Joret Poney illustrations

Membres du comité de rédaction

Ophélie Bruynbroek Déborah Buekenhoudt
Adrien Collard Evelyne De Commer
Gaëtane de Lame Étienne Descamps
Edith Devel Hélène Genevrois
Pierre Henry Pauline Jans
Catherine Joret Victoria Magnette
Arnaud Michel Pierre Scieur
Gaëtan Speltens François Tollet
Gérald Vanbellingen

Impression

Imprimerie SNEL

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Retrouvez le projet éducatif de nos écoles, Mission de l'école chrétienne, pour l'enseignement obligatoire et non-obligatoire via bit.ly/3Qgsnas



L'ÉCOLE,

UN PILIER DU MONDE RURAL

En ce début d'année 2026, il est essentiel de rappeler que l'école demeure le cœur battant de nos territoires ruraux. Elle n'est pas seulement un lieu d'apprentissage, mais un espace de vie, de rencontre et de cohésion sociale. Dans un contexte où la dénatalité menace aussi nos villages, maintenir des établissements scolaires ouverts est un acte fort pour préserver l'avenir.

L'école rurale incarne l'égalité des chances. Elle offre à chaque enfant, quel que soit son lieu de naissance, la possibilité de rêver, d'apprendre et de réussir. Elle est de plus souvent un lieu de mixité sociale. Elle est aussi un vecteur d'attractivité. Des familles choisissent de s'installer là où l'éducation est accessible et de qualité.

Investir dans l'école rurale, c'est investir dans la vitalité économique et culturelle de nos campagnes. C'est soutenir les enseignants qui, par leur engagement, font vivre ces territoires. C'est garantir que la ruralité ne soit pas synonyme d'isolement, mais de dynamisme et d'innovation.

Alors, que la cloche de l'église du village et la sonnerie de la cour d'école retentissent encore longtemps ! En 2026, faisons le choix de l'éducation pour tous, partout. Car là où il y a une école, il y a de la vie, de l'espoir et un avenir partagé.

Je vous souhaite, où que vous soyez, une excellente année ! ■

Alexandre Lodez,

Secrétaire général | 05 janvier 2026



Éduquer, c'est construire la démocratie

LE RÔLE ESSENTIEL DE L'ÉCOLE ET DE TOUS SES ACTEURS, BÂTISSEURS D'AVENIR

Dans un monde en profonde mutation, le Service d'étude du SeGEC rappelle avec force combien l'École est un bien commun essentiel et un pilier de la démocratie. Dans ce texte, l'équipe du Service d'étude réaffirme la mission fondamentale de l'École et appelle à lui redonner du souffle, confiance et reconnaissance.

À qui, sinon à des acteurs essentiels, confions-nous ce que nous avons de plus précieux : des enfants de 2 ans et demi à plus de 20 ans ? Éduquer – du latin *educare*, « élever », « conduire hors de » – ne consiste pas seulement à instruire. C'est accompagner une personne pour qu'elle grandisse, s'ouvre, devienne autonome et trouve sa place dans la société.

À qui sinon à des acteurs essentiels confions-nous la tâche de former des citoyens responsables, cet enjeu vital pour la démocratie et pour notre vivre-ensemble ? Certes, l'École n'est pas le seul espace d'apprentissage : la famille, les livres, les ressources en ligne, les mouvements de jeunesse, les clubs sportifs, les activités culturelles ou encore les relations interpersonnelles y contribuent aussi. Ensemble, ils constituent les maillons d'une chaîne éducative : chacun sème des graines, parfois sans savoir qui en récoltera les fruits. En ce début d'année, rappelons que l'École est un bien commun essentiel : le lieu où se construit l'avenir et où se tissent les liens qui font société.

L'École, un lieu où se construit l'avenir

Si l'École est essentielle, les enseignants le sont tout autant. L'impact de leur action quotidienne dépasse la transmission des savoirs. Ils éveillent les esprits, développent des compétences et influencent des trajectoires de vie, de façon parfois insoupçonnée. L'action d'un enseignant dépasse les murs de sa classe : chaque élève qu'il aide à réussir peut devenir un moteur de changement pour la société. Enseigner, c'est partager un savoir et une passion, créer un lien humain fort. C'est aussi un métier dans lequel chaque génération d'élèves ouvre de nouvelles perspectives, oblige à être créatif, à s'adapter, à communiquer efficacement... Ce métier enrichit celui qui l'exerce de manière incomparable : accompagner l'évolution des jeunes est une source de satisfaction unique. Oui, enseigner est un acte essentiel, porteur de sens et d'avenir !



© zinkevych

Un lieu pour éveiller des citoyens dans un monde en mutation

Notre conviction commune est claire : l'École contribue à faire du jeune un citoyen éclairé et engagé, comme le souligne le texte « *Mission de l'école chrétienne* ». Elle prépare activement à l'exercice de la citoyenneté : en transmettant des savoirs solides, en développant l'esprit critique et la coopération, mais aussi en cultivant la confiance et la responsabilité.

Dans notre société en pleine mutation, cette mission est d'autant plus prégnante à l'heure à laquelle les GAFAM¹ infiltrent nos vies et nous enferment dans des bulles d'intérêts, il est essentiel, plus que jamais, d'être accompagnés pour comprendre les mécanismes qui nous captivent derrière nos écrans et pour reprendre la main sur nos choix.

L'intelligence artificielle (IA) bouleverse également les pratiques, les modes d'accès au savoir, les évaluations. Elle offre des opportunités extraordinaires, mais n'est pas sans risque : contenus biaisés, informations incomplètes, etc. Former des citoyens responsables, c'est leur apprendre à évaluer ce que produit l'IA, à questionner ses sources, à vérifier la fiabilité des données car derrière les algorithmes se cachent des logiques économiques et parfois idéologiques qui peuvent orienter nos choix, influencer nos opinions et fragiliser la démocratie.

Une société dans laquelle les individus ne savent pas distinguer le vrai du faux devient vulnérable aux manipulations, aux discours extrêmes et à la désinformation. L'École joue donc un rôle crucial : développer l'esprit critique pour que la technologie reste un outil au service de l'humain, et non un instrument de contrôle ou de manipulation. Savoir utiliser l'IA ne suffit pas : il faut être en mesure de l'interroger, la contrôler et en comprendre les limites. Cette compétence sera l'une des clés pour préserver la liberté de penser et la vitalité démocratique.

Espérer et agir ensemble

Le sentiment d'impuissance gagne parfois du terrain, mais « *l'espoir ne tombe pas du ciel. Il se construit, se cultive ensemble, dans les collectifs, les luttes et les moments de doute partagés* »². À l'école, nous apprenons aux jeunes à être acteur de leur vie et de la société. Éduquer, c'est préparer une place pour ceux qui arrivent et leur donner la confiance nécessaire pour bâtir et renouveler notre monde.

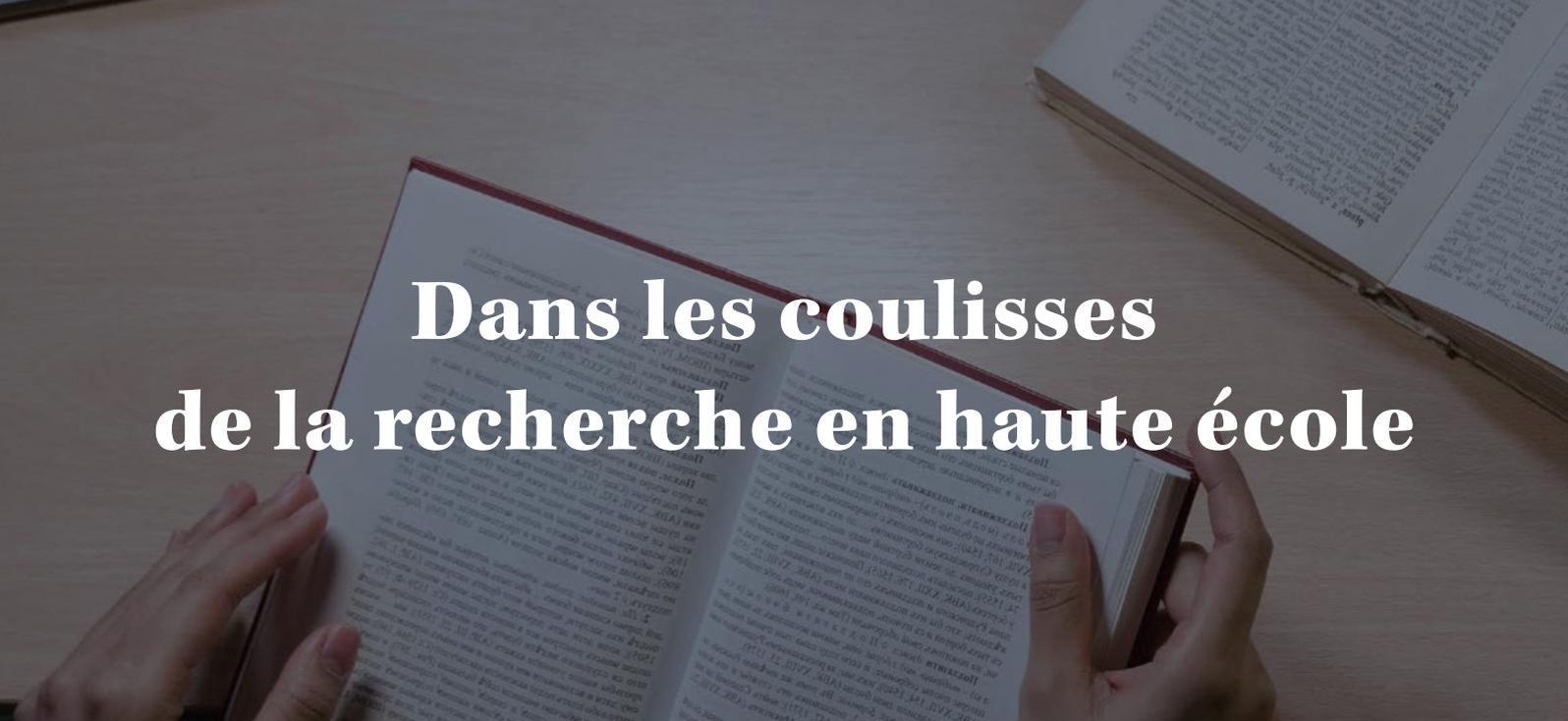
L'École n'est ni une administration, ni une entreprise : c'est une communauté éducative portée par des professionnels – diplômés, investis, en développement continu – et par des bénévoles qui consacrent du temps à des projets porteurs de sens, au service d'une mission. La société peut avoir confiance en celles et ceux qui font l'école : c'est leur métier. Il est important que chaque acteur éducatif – directions, enseignants, éducateurs, personnels administratifs et ouvrier, Pouvoirs organisateurs – se sente soutenu dans ses responsabilités : oui, leur fonction est essentielle !

En ce mois de janvier, nos vœux prennent la forme d'un engagement : continuer d'élever (*educare*) les jeunes, de cultiver la liberté et la responsabilité, de tenir ensemble exigence et bienveillance. Parce qu'une démocratie ne vit pas seulement de ses institutions, elle vit grâce à ceux qui les portent et leur donnent du sens. Une école forte, cohérente et ouverte est un pilier pour une société plus juste, plus fraternelle et plus optimiste en l'avenir.

■ S. Gilon ■ C. Devreux ■ N. Lambert
 ■ E. Devel ■ A. Fachinat ■ M. Moreau

¹ Les GAFAM désignent les cinq géants du numérique : Google, Apple, Facebook (devenu Meta), Amazon, Microsoft.

² Poidatz Alexandre, *Quatre bonnes raisons de garder espoir*, dans Revue Projet. (Consulté le 2 décembre 2025)



Dans les coulisses de la recherche en haute école

Bien que méconnue du grand public, la recherche en haute école joue un rôle clé dans l'innovation et le développement sociétal. Dans ce dossier du mois de janvier, Entrées libres vous propose une plongée au cœur de cet univers ancré dans le réel, interdisciplinaire et étroitement lié aux besoins du terrain.

Quel est le point commun entre un robot autonome capable de parcourir les prairies pâturées, des implants mammaires révolutionnaires créés en impression 3D ou encore un outil en réalité virtuelle destiné à aider les kinésithérapeutes ? A priori aucun me direz-vous, et ce serait assez logique. Toutefois, si vous cherchez bien, vous verrez que ce sont tous les trois des projets de recherche menés au sein de nos hautes écoles.

En ce début d'année 2026, Entrées libres vous propose de découvrir cet univers encore largement méconnu du grand public. Pourtant, la recherche en haute école joue un rôle essentiel dans le développement sociétal et explore des champs très variés. Elle constitue d'ailleurs l'une des trois missions fondamentales confiées aux hautes écoles, aux côtés de l'enseignement et du service à la collectivité.

Répondre aux besoins du terrain

« La recherche en haute école part souvent d'un besoin très concret exprimé par une entreprise, une association, la société ou encore de questionnements issus du terrain », explique Sabine Dossa, directrice de SynHERA, l'ASBL qui accompagne et soutient la recherche en haute école. « Les (enseignants-)chercheurs travaillent à apporter une réponse à ce besoin, tout en respectant les critères et les normes de la recherche scientifique. »

De type appliqué et en lien direct avec le monde qui l'entoure, cette recherche est profondément interdisciplinaire. Une différence majeure par rapport à la recherche académique, plus souvent envisagée en silo unidisciplinaire. « Pour avoir travaillé dans la recherche tant à l'université qu'en haute école,

notre plus-value se situe clairement là », poursuivent Sophie Delvaux et Julien Grandjean, respectivement, chercheuse à temps plein et coordinateur scientifique à la Hénallux. « Ce croisement de regards issus de plusieurs secteurs permet d'apporter une réponse plus globale à un problème et d'enrichir la problématique, au-delà d'une solution purement technique. »

Une recherche en lien étroit avec l'enseignement

Il ne s'agit toutefois pas d'opposer recherche fondamentale et recherche appliquée. Si chacune possède ses spécificités, elles sont avant tout complémentaires. « Une question abordée par la recherche fondamentale peut être rendue plus concrète via la recherche appliquée ou la recherche-action. Des collaborations existent d'ailleurs très souvent entre enseignants-chercheurs des hautes écoles et des universités », précise encore Sabine Dossa.

Comme mentionné par cette dernière, la recherche en haute école s'inscrit souvent dans une logique de recherche-action, directement connectée aux pratiques pédagogiques et professionnelles. Les projets de recherche émergent des enseignants et/ou étudiants et finissent par être réinvestis dans les cours. Les contenus enseignés évoluent ainsi au rythme des réalités observées et des résultats produits. « La recherche nourrit le cours, l'aspect pédagogique nourrit la recherche », résume Sophie Delvaux. « Ce qui donne du sens aux apprentissages et renforce l'ancrage des formations dans le réel. »

Des centres de recherche aux réalités très diverses

En haute école, la recherche s'organise le plus souvent au sein de centre ou de service de recherche, dont les formes et les moyens varient fortement d'une institution à l'autre. « *Le paysage de la recherche en haute école est vraiment à géométrie variable* », souligne Nicolas Velings, directeur du Département des Sciences, des Technologies et du Vivant à la HELHa. « *Ces différences s'expliquent notamment par l'histoire des établissements : les instituts supérieurs industriels (ISI) ont longtemps été les moteurs de la recherche appliquée, avant d'être intégrés dans les hautes écoles ou leurs centres de recherche. À l'inverse, certaines institutions qui ne disposaient pas de ces structures, commencent seulement aujourd'hui à développer une culture de la recherche.* »

À la HELHa, cette organisation se matérialise à travers le Centre de recherche et de formation continue (CeREF) – né en 2019 de la fusion de centres préexistants (CERISIC, CeRSO et CERMED). Ce centre regroupe sept cellules différentes et structure une petite trentaine de chercheurs autour de 14 projets. Les activités des pôles CeREF Technique sont basées dans les laboratoires et halls industriels du Département des Sciences, des Technologies et du Vivant de la HELHa sur le campus HELHa-UCLouvain Fucam Mons. Le CeREF Technique profite de laboratoires et halls industriels à la pointe du progrès de près de 2000 m².

À titre d'information, à la HELMo, l'équivalent du CeREF, c'est l'HELMo Link (créé en 2024 et ex-CRIG) tandis que l'Hénallux possède le centre FoRS, créé en 2011.

Au-delà de la structuration des projets, les centres de recherche jouent aussi un rôle d'accompagnement et de formation continue. « *Une donnée importante, c'est qu'il faut parfois convaincre les enseignants de franchir le pas de la recherche, ce qui n'est pas encore naturel en haute école* », poursuit Nicolas Velings, qui est aussi directeur des Cellules Agronomique et Technique au CeREF. « *Pour ceux qui n'ont jamais fait de recherche, l'entrée dans un projet peut sembler intimidante. Les centres rappellent alors leur légitimité et soulignent que la recherche constitue aussi un levier essentiel pour renforcer la qualité de l'enseignement.* »

Un financement existant, mais structurellement insuffisant

La recherche en haute école en Fédération Wallonie-Bruxelles est aujourd'hui reconnue et encouragée, mais elle demeure structurellement sous-financée. Le principal instrument dédié, le fonds de recherche en hautes écoles (FRHE), dispose d'une enveloppe annuelle de 2,4 millions d'euros – pour les 19 hautes écoles - soit un montant largement insuffisant au regard du nombre de projets déposés, dont beaucoup ne sont pas retenus, faute de moyens.

Si le FRHE est le principal mécanisme de financement dédié spécifiquement à la recherche en hautes écoles, d'autres appels à projets régionaux existent (Win2Wal, Win4SpinOff, PIT, Win4Doc), comme des programmes européens (FEDER, INTERREG) ou de plans stratégiques successifs. Pris globalement, ces apports sont estimés à près de 9,5 millions d'euros par an, hors financements bruxellois.

Cette diversité masque une fragilité profonde : ces financements sont fragmentés, temporaires et fortement concurrentiels, rendant toute planification à moyen ou long terme extrêmement difficile. Pour Nicolas Velings, directeur des Cellules Agronomique et Technique au CeREF, cette situation contraint les centres et les enseignants-chercheurs à « *fonctionner par à-coups, au rythme des appels à projets, sans pouvoir consolider durablement leurs équipes de recherche.* »

Financements européens : plus d'argent, mais plus de contraintes

Dans un contexte financier difficile à l'échelle nationale, les enseignants-chercheurs sont de plus en plus encouragés à se tourner vers des financements européens ou internationaux. Néanmoins, ces appels à projets sont particulièrement exigeants sur le plan administratif, avec des dossiers complexes, des règles strictes, des obligations lourdes et des calendriers souvent incompatibles avec les rythmes académiques des hautes écoles. Comme le souligne encore Julien Grandjean, « *le temps consacré à monter des dossiers européens est considérable et se fait souvent au détriment du temps de recherche ou de l'enseignement* », surtout en l'absence de cellules d'appui renforcées.

La recherche en haute école repose ainsi sur un paradoxe persistant : elle est reconnue pour sa pertinence sociétale et son ancrage de terrain, mais elle reste sous-dotée et fragilisée, alors même qu'elle est appelée à jouer un rôle croissant dans l'innovation, la formation et le développement régional.

Appels à projets sur le site de SynHERA :

le.segec.be/projets_SynHERA





Enseignant-chercheur : entre passion et besoin d'équilibre

La recherche en haute école mobilise à la fois des chercheurs à temps plein et, surtout, des enseignants-chercheurs, investis d'une double mission : enseigner et mener une recherche appliquée. Une double fonction reconnue en Fédération Wallonie-Bruxelles mais qui ne bénéficie pas encore d'un statut clairement défini dans les textes légaux. Un flou qui crée un statut hybride, celui d'un véritable métier-passion mais structurellement fragile, peu valorisé et financièrement peu intéressant.

Dans la réalité, exercer comme enseignant-chercheur relève souvent d'un exercice d'équilibriste. La recherche repose sur des financements temporaires, qu'il faut continuellement solliciter, sans garantie de continuité. « *Sur trois ans de projet, j'ai eu une année où j'étais l'esprit tranquille. Très vite, il faut déjà penser à la suite* », confie Catherine Dans, enseignante-chercheuse à la HELMo. Une incertitude qui complique les parcours et rend toute projection professionnelle délicate.

À cela s'ajoutent des arbitrages parfois douloureux entre recherche et enseignement. Entrer en recherche implique souvent de renoncer à une partie de ses cours, parfois construits sur de longues années. « *J'ai dû laisser tomber des cours que j'adorais et à la fin de la recherche, je ne les ai pas récupérés* », explique Catherine Dans, évoquant de véritables « *deuils professionnels* ».

La recherche : une fraction du temps de travail d'un enseignant-chercheur

La recherche n'occupe souvent qu'une fraction du temps de travail. « *Avoir une partie du temps de travail en recherche et le reste dans les cours, c'est peut-être idéal pour une institution, mais pour le chercheur, c'est extrêmement compliqué* », souligne-t-elle encore. « *Le travail se fragmente, les priorités se superposent, et la charge mentale augmente.* »

Cette situation est renforcée par l'absence d'un cadre clair. « *Il n'existe pas de statut d'enseignant-chercheur à proprement parler alors que les calendriers de la recherche ne correspondent pas à ceux de l'enseignement* », rappelle Julien Grandjean, coordinateur scientifique à la HELHa.

Ce flou institutionnel entraîne une forte dilution du temps de travail, rendu largement invisible. Montage de projets, dossiers éthiques, rapports ou recherche de financements s'ajoutent ainsi aux heures d'enseignement et débordent souvent sur les soirées ou les congés. Un engagement intense, encore insuffisamment reconnu, alors même que la recherche en haute école nourrit directement la qualité des formations et le lien avec le terrain.

Malgré ces contraintes, nombreux sont les enseignants-chercheurs à évoquer un métier stimulant et porteur de sens. Mais sans reconnaissance accrue, financements structurels et cadre clair, cette passion reste fragile.



© Tara Winstead

SynHERA, trait d'union entre recherche en haute école et société

« *Notre rôle est d'être le facilitateur entre, d'un côté, l'enseignant-chercheur, les centres de recherche et les hautes écoles, et de l'autre, leurs partenaires de recherche et les pouvoirs publics.* » Ces mots de Sabine Dossa, présidente de l'ASBL, résument l'ADN de SynHERA, qui accompagne la recherche en haute école depuis plus de 25 ans.

Créée en 1999 à l'initiative des écoles d'ingénieurs (qui formaient alors l'ADISIF - Association pour le Développement de l'innovation et de la synergie industrielle), SynHERA voit le jour dans un contexte dans lequel les hautes écoles commencent à accéder aux financements régionaux pour la recherche. Longtemps associée aux seules écoles d'ingénieurs et à leurs expertises techniques, l'ASBL franchit un cap en 2018 et s'ouvre à l'ensemble des hautes écoles ainsi qu'à toutes les disciplines.

Concrètement, et à l'image de son nom, SynHERA agit comme un trait d'union (« *Syn* » pour créer des synergies, « *HERA* » pour à la fois la recherche appliquée en haute école et le monde des entreprises – avec le « *E* »). Elle met en relation les compétences académiques et les besoins d'innovation, accompagne le montage de projets, aide à identifier des partenaires – entreprises, associations, universités ou autres – et oriente les chercheurs vers les financements adéquats. Son action couvre les appels régionaux, communautaires et européens, avec un soutien renforcé pour les programmes internationaux comme, par exemple, Horizon Europe.

« *Informé, accompagner, former, mettre en réseau, valoriser, représenter et défendre. Nos différentes missions visent toutes à lever les freins auxquels se heurte encore la recherche en haute école. Parce qu'on est persuadés que cette recherche constitue un levier essentiel d'innovation et de service à la collectivité, à condition de lui donner les moyens et la visibilité qu'elle mérite* », conclut Sabine Dossa.

■ **Gérald Vanbellingen**

Plus d'infos sur SynHERA :

<https://www.synhera.be/>





« La recherche en haute école démarre souvent d'un besoin très concret exprimé par une entreprise, une association, la société ou encore de questionnements issus du terrain. Les enseignants-chercheurs travaillent à apporter une réponse à ce besoin, tout en respectant les critères et les normes de la recherche scientifique. »

Sabine Dossa, directrice de SynHERA



Des chercheurs au CeREF Technique. © DR

Un Observatoire de la recherche en haute école

Vous vous demandez combien de chercheurs compte la recherche en haute école ou quels montants représentent les projets en cours ? Aujourd'hui encore, ces informations restent difficiles à rassembler lorsqu'on souhaite en obtenir une vision globale.

Un vide qui a été comblé en 2024 avec la création d'un Observatoire de la recherche en haute école. Mis en place à l'initiative de SynHERA, en collaboration avec l'ensemble des hautes écoles, il a pour mission de centraliser et d'analyser des indicateurs clés : le nombre de chercheurs, les projets menés ou clôturés, le nombre d'étudiants impliqués, de domaines concernés, ainsi que les volumes de financement associés.

Les premiers rapports de l'Observatoire seront d'ailleurs publiés en ce mois de janvier 2026. Des données chiffrées qui constitueront un appui essentiel dans le dialogue avec les pouvoirs publics, en offrant une vision claire et partagée d'un volet majeur, mais encore trop peu visible, de l'enseignement supérieur.

Soutenir la recherche en augmentant son financement

Dans leur mémorandum respectif, SynHERA et le Conseil interréseaux de concertation des hautes écoles (CIC-HE) appellent à un renforcement clair et structuré de la recherche en haute école. Ils plaident pour une augmentation des financements et la mise en place d'un cadre budgétaire pérenne, condition indispensable au développement de cette mission.

Les deux acteurs soutiennent également l'application du mécanisme de récupération du précompte professionnel, tout en soulignant l'urgence d'une reconnaissance formelle du métier d'enseignant-chercheur.

SynHERA insiste, en outre, sur la nécessité de consolider les dispositifs d'accompagnement, de mieux soutenir les sciences humaines et sociales, de faciliter l'accès aux outils scientifiques et de renforcer l'ouverture internationale de la recherche. Autant de leviers jugés essentiels pour permettre aux hautes écoles de jouer pleinement leur rôle dans l'innovation et le développement socio-économique.

Mémorandum de SynHERA :

le.segec.be/memo_SynHERA



L'article ne contient pas de lien vers le site web du Conseil Interréseaux de Concertation (CIC-HE) car celui-ci connaît actuellement des problèmes d'accessibilité.

DES IDÉES À LA SOLUTION :

PLONGÉE AU CŒUR DE LA RECHERCHE EN ACTION

Après la théorie, place au terrain. Dans les pages qui suivent, Entrées libres vous invite à une immersion au cœur de projets de recherche menés à la HELMo, à l'Hénallux et à la HELHa. Des recherches nourries par des réalités professionnelles, des problématiques sociétales ou encore des besoins liés à la formation visent à comprendre, améliorer et transformer les pratiques au service de la société.

APPRENDRE À SOIGNER EN COLLABORANT AVEC CEUX QUI VIVENT LA MALADIE

Et si, pour mieux apprendre à soigner, il fallait commencer par écouter celles et ceux qui vivent la maladie au quotidien ? C'est, en très large résumé, le point de départ du projet de recherche IPRE (Implication – Patients – Recommandations – Enseignants), porté par Catherine Dans, enseignante-chercheuse à la HELMo.

« *Le but ultime de ma recherche est de comprendre ce qui soutient le transfert des apprentissages* », explique-t-elle. Autrement dit : en quoi la présence de patients dans les cours influence l'apprentissage des étudiants infirmiers, tant dans leur formation que dans leur capacité à mobiliser ces acquis sur le terrain, en stage ou en situation clinique.

Lancée officiellement en septembre 2023, cette recherche financée par le FRHE (voir page 7) s'est clôturée en septembre dernier. Pourtant ses racines remontent à plus de huit ans. Bien avant de se lancer dans la recherche, Catherine Dans faisait déjà entrer des patients dans son cours d'éducation thérapeutique du patient, consacré à l'accompagnement des personnes dans la gestion de leur santé (traitements, autonomie, activités liées à la maladie).

Un cours dans lequel les patients ne sont pas devenus de simples témoins ponctuels, mais de véritables partenaires pédagogiques. « *L'idée a été de coconstruire le cours avec eux. J'apportais les cadres théoriques, et eux leur vécu. Ils expliquaient aux étudiants ce que cela signifie de suivre un traitement, de composer avec la fatigue ou de "négocier" avec les soignants.* » Une démarche innovante, mais exigeante qui demandait une grosse organisation, de nombreux échanges informels et de tenir compte d'un turnover lié à la réalité de la maladie. « *Mais les étudiants ont adoré, et les patients également. Ce sont d'ailleurs eux qui m'ont poussée à écrire sur le sujet.* »

Donner une place à l'expertise des patients dans les formations

Les premiers constats de la recherche montrent que cette présence a un impact. « *Ce n'est ni magique ni automatique* », nuance la chercheuse. « *Mais quand une personne raconte sa propre histoire, ses besoins, ses difficultés, cela touche autrement. Cela marque davantage que lorsqu'un professeur rapporte une anecdote.* »

Au-delà du transfert des apprentissages, le projet IPRE vise à mieux comprendre ce dispositif pédagogique et ses effets, afin de formuler, à terme, des recommandations pour les enseignants qui souhaiteraient, eux aussi, impliquer des patients dans leurs cours.

« *Il est important pour moi de dire qu'on ne peut pas être chercheur tout seul dans son coin* », conclut Catherine Dans. « *IPRE est le fruit d'un travail collectif, rendu possible par les patients, les étudiants, mon institution et tous les partenaires impliqués. Je veux tous les remercier pour leur confiance et leur implication.* »



Les patients sont devenus de vrais partenaires pédagogiques. © DR

SIM-REDI : comprendre et vivre

les émotions dans les formations paramédicales

Dans les formations paramédicales, la simulation clinique immersive est devenue un outil incontournable. Elle permet aux étudiants en soins infirmiers et sage-femme de s'exercer dans des situations proches du réel, tout en évitant les conséquences liées aux erreurs humaines. Derrière cet apprentissage expérientiel et immersif se cachent des vécus émotionnels parfois très intenses. C'est à cette dimension encore peu explorée que s'intéresse le projet de recherche SIM-REDI (SIMulation et Régulation Émotionnelle en Débriefings), porté par le Centre de recherche FoRS – Santé de l'Hénallux.

Le projet est né d'un constat de terrain. « *Les formateurs nous disaient que les étudiants ne semblaient plus trop motivés par ces simulations. Qu'il se passait des choses émotionnellement compliquées - face auxquelles ils se sentaient parfois démunis* », explique Sophie Delvaux, chercheuse. SIM-REDI vise dès lors à comprendre quelles émotions émergent lors de ces simulations, comment elles évoluent pendant les débriefings et quelles stratégies ou gestes professionnels permettent de les réguler efficacement.



Sophie D. collabore avec plusieurs partenaires internationaux. © DR



Les premières données récoltées en 2024-2025 semblent éloquentes : 65 % des étudiants déclarent ressentir de l'anxiété en simulation, 64 % évoquent des émotions intenses et plus d'un étudiant sur deux affirme avoir perdu confiance en lui après une séance. Ces résultats mettent en lumière des phénomènes puissants – comme les reviviscences ou l'exportation émotionnelle – qui ne sont pas toujours apaisés par les débriefings.

Financé par l'action FRHE (Financement pour la recherche en hautes écoles), SIM-REDI est porté par l'Hénallux et mené en collaboration avec plusieurs partenaires internationaux, l'Université de Liège, l'Université Laval (Canada), l'Université de Sherbrooke (Canada), l'Université du Québec à Trois-Rivières (Canada), ainsi que l'IFSI du Chalonais (France). « *Je reviens d'un séjour de quinze jours au Canada, où j'ai travaillé dans quatre universités pour réaliser des entretiens avec des étudiants vivant des séances de simulation* », raconte Sophie Delvaux.

Déployé sur deux ans, le projet associe chercheurs, formateurs et étudiants au sein même du comité scientifique. Une approche participative qui vise, à terme, à faire évoluer les pratiques de débriefing et à améliorer à la fois le bien-être des étudiants et la qualité des soins de demain.

Charlotte Allard porte le projet de recherche EKIN. © DR



EKIN : la réalité virtuelle (VR)

aide les kinésithérapeutes

Savez-vous ce que sont les TMS ou troubles musculo-squelettiques ? Si la réponse est non, c'est plutôt une bonne chose. Ces affections touchent les articulations, les muscles et les tendons et concernent près de 80% des travailleurs. Causés par des mouvements répétitifs, ils se manifestent par des douleurs et raideurs au niveau du dos, des épaules, du cou, des genoux, des poignets, etc. Ces douleurs peuvent provoquer de l'inconfort mais aussi se transformer en handicaps fonctionnels au fil de leur évolution. Une problématique majeure de santé publique à laquelle s'attaque le projet EKIN, pour Environnement Kinésithérapie Nomade.

Porté conjointement par le CeREF Technique (Centre de recherche) et le CeREF Santé de la HELHa, ce projet vise à proposer un outil technologique portable, flexible et simple aux kinésithérapeutes. Il poursuit le but de prévenir, diagnostiquer et traiter les TMS de manière plus fine et à distance. « *En plus de la réalité des TMS, le projet est parti d'un constat de terrain posé par les kinés* », précise Charlotte Allard, chercheuse au CeREF Technique. « *Ils avaient besoin de nouveaux outils, notamment pour s'assurer que leurs patients réalisaient bien les exercices demandés à la maison, et d'une bonne façon, sans que ce ne soit trop difficile d'accès, ni inabordable financièrement.* »

Un projet jeune, mais déjà récompensé !

Pour ce faire, le projet EKIN repose sur trois technologies. D'abord, la réalité virtuelle plonge le patient dans un environnement virtuel via un casque VR et va lui proposer une série d'activités qui vont avoir tendance à « *gamifier* » les exercices imposés (qui reposent sur le DidRen Laser Test). Ensuite, des capteurs vont acquérir les données cinématiques et physiologiques des patients lors de ces activités. Enfin, un système de biofeedback permet au patient de savoir s'il effectue correctement ou non les exercices.

Lancé dans le cadre du programme Win4SpinOff de la Région wallonne, EKIN s'appuie sur plusieurs projets de recherche antérieurs menés au sein du CeREF. Il a d'ailleurs déjà été distingué lors des Inno Pépites Awards, où il a reçu le Prix STEAM, saluant une innovation technologique mise au service de l'humain.

Au-delà de la reconnaissance, EKIN poursuit son développement grâce à un travail de validation scientifique rigoureux et à des collaborations étroites avec les professionnels de la kinésithérapie. Cette dynamique illustre la capacité des hautes écoles à croiser expertise académique, innovation technologique et impact sociétal.



ROBHERB : la robotique

entre dans les prairies

Quatre roues, 80 centimètres de haut sur 80 centimètres de large et environ 50 kilos. Ses mensurations ne sont pas des plus impressionnantes, mais ce petit robot pourrait bien s'avérer très utile à l'avenir dans la gestion des prairies pâturées. Baptisé ROBHERB, à l'image du projet de recherche porté par Martin Houry (Hénallux, chef de file du projet) et Arnaud Bouvry (ULiège), son développement devrait permettre de mieux valoriser les prairies, sans alourdir le quotidien déjà chargé des éleveurs.

Concrètement, ROBHERB devrait permettre de récolter deux données clés dans le cadre de l'alimentation des bovins : la hauteur de l'herbe et la biomasse sèche digestible, soit la quantité d'herbe utile que l'animal peut réellement digérer une fois qu'on a retiré l'eau contenue. Ce qui signifie que ROBHERB ne relèverait pas seulement « *combien il y a d'herbe* » dans les prairies, mais ce qu'elle vaut réellement sur le plan alimentaire.

Gestion des prairies : alléger la tâche des éleveurs

« *Le robot est équipé de capteurs et d'algorithmes embarqués qui lui permettent d'analyser l'état des prairies en conditions réelles. L'idée générale, c'est de mieux gérer la prairie pour améliorer la nutrition des vaches et la performance globale des pâtures tout en épargnant aux éleveurs de se balader dans toutes leurs prairies et de prendre des notes. Une activité extrêmement chronophage, surtout quand on travaille déjà 60 heures par semaine* », résume Martin Houry.

Prévu sur quatre ans – et actuellement à la moitié environ – le projet de recherche alterne phases de développement, campagnes de terrain et améliorations successives. Les données récoltées servent à la fois à la recherche agronomique et à l'optimisation des pratiques d'élevage, soit une illustration concrète de la recherche appliquée en haute école, directement connectée aux besoins du terrain agricole.

ROBHERB est financé par le Service Public de Wallonie (SPW) via un appel Win2Wal et développé par l'Hénallux (chef de file) en collaboration avec l'ULiège, Gembloux Agro-Bio Tech (GxABT), le Centre des Technologies Agronomiques (CTA) et Agronova.



MIBREAST :

UNE RÉVOLUTION DANS LA RECONSTRUCTION MAMMAIRE

© DR

Avec une prothèse sur mesure, biorésorbable et durable, le projet de recherche MIBREAST ambitionne de révolutionner la reconstruction du sein après cancer grâce à l'impression 3D et à la régénération des tissus de la patiente. Développé à HELMo Link en partenariat avec le CHU/ULiège et le CER Groupe, le projet est soutenu par la Région wallonne ainsi que plusieurs programmes de financement.

Chaque jour en Belgique, on estime que 25 femmes en moyenne apprennent qu'elles sont atteintes d'un cancer du sein, et qu'une femme sur neuf court un jour le risque d'être touchée par cette maladie. Si la rémission passe obligatoirement par des traitements curatifs, la reconstruction mammaire après ablation reste, elle, un choix des patientes.

Pour celles qui font ce choix, deux techniques sont pratiquées via des prothèses en silicone ou des prélèvements de tissus réalisés chez la patiente. Elles présentent cependant toutes deux des inconvénients majeurs, comme une asymétrie avec le sein opéré ou un comportement de l'implant en silicone en tant que corps étranger, ce qui peut générer des suintements ou une rupture. Enfin, leur durée de vie moyenne est évaluée à 10-15 ans, bien qu'ils puissent durer plus longtemps (20-25 ans) si aucun problème n'est détecté. Les prélèvements de tissus (graisse du dos ou ventre) nécessitent de leur côté deux sites de chirurgie pour une intervention plus longue, douloureuse, mutilante et qui demandera un long temps de récupération.

« Il y a aujourd'hui un réel besoin médical de trouver une alternative à ces deux techniques », confirme Frédéric Oprenyesz, chercheur à temps plein à HELMo Link. « Notre proposition avec MIBREAST, c'est celle d'une chirurgie simple, non mutilante, avec une récupération rapide et qui durera pour toute la vie de la patiente. »

Prothèse personnalisée biorésorbable

Lancé en février 2018, le projet MIBREAST consiste tout d'abord en un scan numérique de la patiente, avant l'ablation de son sein. Les données récoltées grâce à ce scan (forme, volume de la poitrine, etc...) serviront ensuite à imprimer en 3D un implant parfaitement adapté à sa morphologie – contrairement aux prothèses en silicone disponibles dans des catalogues.

L'autre innovation majeure du projet MIBREAST réside dans le matériau utilisé pour créer cet implant. « On utilise un fil biorésorbable. Soit une matière reconnue par le corps, ce qui évite les rejets et complications liés au silicone et qui va en outre se mettre à recréer des vaisseaux sanguins », détaille Frédéric Oprenyesz. « Ensuite, on va réinjecter de la graisse prélevée chez la patiente dans cet implant. "Nourrie" et oxygénée par les vaisseaux sanguins, elle pourra s'y multiplier tandis que la structure biorésorbable se dégradera naturellement au fil du temps, pour un sein reconstruit entièrement avec de la graisse, 100% conforme à l'original et qui se veut très flexible. »

Commercialisation en 2031-2032

Dispositif médical de classe 3, MIBREAST doit suivre un processus d'homologation rigoureux. L'équipe de recherche – Dr Frédéric Oprenyesz, chercheur ; Julien Pierre, promoteur, (ingénieur spécialisé en impression 3D), Rachel Dobbstein (technicienne de laboratoire) et Birgit Quinting (Dr en sciences, spécialisée en biotechnologie) – réalise actuellement des tests sur des animaux. Les premiers essais chez la patiente sont espérés en 2027-2028 et une commercialisation est envisagée vers 2031-2032. Un parcours qui nécessitera encore 8 millions d'euros d'investissement.

Un premier brevet pour HELMo Link !

Signalons encore que MIBREAST est le premier projet mené au sein de HELMo Link à décrocher un brevet. Cela devrait constituer un atout majeur pour le futur et la création de la première spin-off de HELMo. Développé en partenariat avec le CHU de Liège et l'Université de Liège, et soutenu par la Région wallonne, MIBREAST pourrait aussi s'appliquer en chirurgie esthétique, élargissant son marché potentiel.

■ **Gérald Vanbellingen**

Plus d'infos :
le.segec.be/mibreast



Sophie Delvaux

QUAND LA RECHERCHE S'ÉCRIT SUR LE

TERRAIN, AU CŒUR DES PROBLÉMATIQUES

Depuis plus de vingt ans, **Sophie Delvaux** explore les émotions, les tensions et les zones sensibles du monde éducatif. Chercheuse à temps plein à l'Hénallux où elle travaille dans le secteur « *paramédical* », elle nous confie que son métier comporte deux réalités. Côté face, il se traduit par des rencontres humaines, du terrain, des voyages et des événements. Côté pile, il représente un gros travail administratif, du bureau et des sacrifices sur le plan personnel. Pour Entrées libres, elle nous fait entrer dans son quotidien, le temps d'un article.

ÉPANOUISSEMENT

Mon quotidien de chercheuse :

« Mon métier est extrêmement diversifié. Il y a des phases de terrain, des périodes d'analyse, des temps d'écriture, de diffusion et de coordination. À chaque nouvelle recherche, j'essaie toujours d'adopter une posture d'humilité et de naïveté, à la manière d'un enfant qui découvre un nouvel univers. Je vais d'abord observer le terrain, rencontrer et écouter les gens. Ça part toujours de là. C'est seulement après que je vais me plonger dans la théorie et les écrits qui existent déjà. Pour moi, un bon chercheur c'est quelqu'un qui se rend compte de son ignorance et qui accepte de partir de là pour faire émerger des hypothèses. Je n'aime d'ailleurs pas l'image du chercheur enfermé dans sa tour d'ivoire. Peu importe que l'on travaille à l'université ou en haute école, la recherche est la plus pertinente quand elle reste connectée aux vécus concrets des personnes concernées. »

Le métier de chercheuse demande :

« Une autonomie presque totale. Personne ne contrôle mon emploi du temps. En théorie, je pourrais ne rien faire pendant plusieurs jours sans que personne ne s'en rende compte. Mais en réalité, ce sont les échéances, les engagements pris avec les partenaires et la rigueur personnelle qui structurent le travail. Cette liberté exige une grande auto-discipline et une organisation constante. »

Chercheuse côté pile, chercheuse côté face :

« Il y a en quelque sorte une vitrine du métier de chercheur. On nous voit quand on serre des mains dans les colloques, quand on rencontre des gens, quand on intervient à l'étranger ou quand on communique des résultats. Mais tout le travail qu'il y a derrière, outre la recherche et l'écriture, il est largement méconnu. Pour pouvoir passer quinze jours sur le terrain, par exemple j'ai passé des mois à rédiger des dossiers pour les comités éthiques. Aujourd'hui, aucun projet de recherche ne peut se faire sans eux. C'est une manière de s'assurer que la recherche ne porte aucun préjudice à des individus. Mais le problème, c'est que ce sont des dossiers extrêmement rigoureux, avec des dizaines de pages à rédiger et qui portent parfois sur des questions très éloignées de la recherche elle-même. Il faut réfléchir au dictaphone utilisé et à sa "sécurité" pendant la nuit, au stockage des données, à leur sécurité également ou encore à leur devenir dans cinquante ou cent ans. C'est une partie invisible du métier qui a littéralement explosé ces dernières années et qui occupe une part considérable de notre temps de travail. Une part invisible de mon travail qui est parfois encore plus marquée au sein même de la haute école. Comme notre travail se déroule souvent hors des murs et loin des regards, il est difficile pour les collègues d'imaginer l'intensité et la charge réelle qu'il représente. »

CARRIÈRE

Le jour où j'ai débuté la recherche :

« Je n'avais pas imaginé faire carrière dans la recherche. J'avais suivi deux masters, en psychologie et en andragogie, et le jour de la défense de mon mémoire, j'ai été engagée à l'Université de Liège. Mon travail portait sur le harcèlement moral, lorsque la loi venait tout juste d'être votée. J'étais au cœur d'un bouleversement social, avec des victimes qui affluaient de partout, des parquets littéralement débordés et des magistrats démunis. C'est là que j'ai compris que ce qui m'animait : être au cœur des problématiques pour tenter de les comprendre et de chercher des solutions. »

Le passage en haute école :

« Après sept ans à l'université, l'Hénallux (Haute École de Namur-Liège-Luxembourg) m'a proposé de coordonner la recherche. J'ai accepté en emportant mes projets de recherche avec moi. Pendant longtemps, j'ai alors navigué entre les deux mondes, avant de rejoindre pleinement l'Hénallux, il y a une dizaine d'années mais je n'ai jamais vraiment quitté l'université. Durant la pandémie, j'ai été détachée pour travailler avec l'Observatoire national de l'enfance, de la jeunesse et de la qualité scolaire du Luxembourg sur l'impact de la crise sur les élèves, les enseignants et les systèmes scolaires. »

ET SI ?

Si je devenais ministre de l'Éducation :

« Chaque enseignant, tous niveaux confondus, devrait avoir une part de recherche dans sa charge de travail. La recherche permet de rester curieux, en éveil, attentif aux évolutions et nous empêche en quelque sorte de nous endormir. Il ne s'agit pas de faire de chaque enseignant un chercheur à temps plein, mais de cesser de voir la recherche comme un monde à part. Elle devrait être plus proche du terrain, et le terrain plus proche de la recherche. Je suis d'ailleurs convaincue que chaque enseignant peut devenir chercheur car on éveille déjà les jeunes à cette manière de réfléchir propre à la recherche : on pose des hypothèses, on questionne les données et on exerce son esprit critique. Ce regard critique et cette capacité à raisonner devraient être cultivés plus encore... Je pense que cela peut passer par la mise en place de liens plus étroits entre la recherche et l'enseignement. »

Ma posture idéale :

« D'un point de vue pédagogique, la posture idéale reste, pour moi, celle d'enseignante-chercheuse. Les deux dimensions s'auto-alimentent. C'était très stimulant et très riche. Tant pour les étudiants, que pour mon cours ou la recherche. Mais le poste de chercheuse à temps plein m'a aussi permis de mener des projets qui auraient été impossibles autrement. Certaines recherches exigent une immersion prolongée, une disponibilité totale et une intensité de travail incompatibles avec une charge d'enseignement. Ce sont deux réalités différentes, chacune avec ses richesses et ses contraintes. »

DIFFICULTÉS

La recherche, c'est aussi apprendre à accepter l'échec :

« On passe parfois des semaines, voire des mois, à écrire des projets, à créer des partenariats, à construire des dossiers très aboutis... et finalement, il n'y a pas de financement. Tout ce travail tombe à l'eau et ce n'est pas facile du tout à accepter. Il faut apprendre à faire le deuil de ce travail perdu, à ne pas s'effondrer et à repartir sur autre chose. C'est une réalité du métier dont on parle peu, parce qu'elle est invisible de l'extérieur. Pourtant, l'échec fait pleinement partie du quotidien du chercheur, au même titre que les réussites et les publications. »

Le temps de travail :

« Lorsque l'on fait de la recherche, le temps de travail n'existe plus vraiment. Il se dissout. Juillet et août ne sont pas des périodes de repos : ce sont souvent des moments clés pour rédiger des projets ou des dossiers éthiques, afin de respecter les échéances. Ensuite, le rythme de travail n'est plus dicté par l'institution, mais par les agendas des partenaires, les appels à projets, les événements ou les collaborations internationales. Ce qui implique qu'il faille tenir compte du décalage horaire, mais aussi d'accepter qu'on ne récupère jamais certains jours qui sont fériés chez nous mais pas ailleurs. Il faut aussi se faire à l'idée que son propre emploi du temps devienne fluctuant et imprévisible. Quand on part sur le terrain pendant plusieurs semaines – comme récemment au Canada dans le cadre du projet SIM-REDI - c'est grisant et très riche d'un point de vue humain. Mais ça implique également de mettre sa vie personnelle et familiale en pause pendant cette période. Ce qui n'est pas toujours facile à vivre. C'est exigeant, parfois épuisant. Même si des périodes très intenses peuvent être suivies de phases plus "calmes" au bureau et plus administratives. Une grande diversité qui rend le métier profondément passionnant. »

■ Gérald Vanbellingen



Projet SIM-REDI

Le projet SIM-REDI actuellement mené par Sophie Delvaux consiste à mieux comprendre les émotions que font surgir les situations de simulation auxquelles sont confrontés les étudiants des domaines paramédicaux. Découvrez ce projet de recherche en page 11.



CAP'TEN, CAP'ADO ET DREAM+ : DES OUTILS POUR OSER ENTREPRENDRE À L'ÉCOLE

Transformer une idée en projet concret, travailler la connaissance de soi et développer l'esprit d'entreprendre : voilà ce que proposent les outils pédagogiques de Step2you, distribués gratuitement à plus de 7500 jeunes chaque année en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Trois outils, une même conviction

« *Entreprendre, ce n'est pas forcément créer une boîte ou faire des sous* », explique Laurence Lievens, directrice et responsable pédagogique chez Step2you. « *C'est passer d'une idée à une réalisation concrète, quel que soit le domaine.* » Cette vision redéfinit l'entrepreneuriat comme une capacité à se mettre en projet, dans tous les aspects de la vie.

Depuis 2004, Cap'ten accompagne les élèves de 5^e et 6^e primaires dans la réalisation d'un chef-d'œuvre personnel. Inspiré de la pédagogie Freinet, cet outil structure une démarche méthodologique en sept étapes, permettant aux enfants de gérer leur projet de manière autonome. « *Chaque enfant reçoit son propre carnet de route, guidé par Zurk, une petite fourmi* », précise Laurence Lievens. Des projets spectaculaires ont vu le jour : opéras, maquettes géantes sur le cycle de l'eau, ... « *les enfants font des merveilles* » !

Pour les 12-15 ans, Cap'ado adapte cette approche au début du secondaire avec cinq étapes de gestion de projet. L'outil intègre le travail des compétences transversales : autonomie, créativité, gestion du stress et de la peur de l'échec. « *Le design est moins enfantin que Cap'ten* » souligne la directrice.

Enfin, Dream+ cible les élèves de 4^e à 7^e secondaire avec une approche enrichie de vidéos et de contenus à distance, tout en conservant la même philosophie pédagogique.



© DR

La connaissance de soi au cœur du processus

« *Si on ne se connaît pas, c'est compliqué de faire des choix* », affirme Laurence Lievens. Chaque outil intègre une réflexion métacognitive systématique. Comment je fonctionne face à la créativité ? Suis-je à l'aise avec l'autonomie ? Comment je gère le stress ou la peur de l'échec ?

« *Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, juste prendre conscience qu'il y a des choses dans lesquelles on est à l'aise et d'autres où on ne l'est pas.* » Cette introspection ne se fait pas « *tout seul devant sa glace* » mais en interconnexion avec les autres, dans une dynamique collective.

Un outil gratuit et autonome

Grâce au soutien de partenaires comme Wallonie-Bruxelles Entreprendre, Step2you propose ses outils gratuitement aux écoles. « *C'était un choix dès le départ : on ne voulait pas discriminer sur les moyens financiers.* » Les enseignants s'inscrivent sur le site, reçoivent les carnets pour leurs élèves et un dossier pédagogique complet.

Fidèle à ses convictions, l'association privilégie le papier au numérique pour Cap'ten et Cap'ado. « *Les parents et enseignants nous disent : ils ont déjà plein d'écrans, n'en rajoutons pas.* » Le carnet devient ainsi un objet à conserver, une trace tangible de cette aventure entrepreneuriale qui, parfois, marque toute une vie. Certains anciens élèves reviennent aujourd'hui comme enseignants, désireux de faire vivre à leurs classes ce qu'ils ont eux-mêmes vécu.

■ Pauline Jans

Informations et inscriptions :
step2you.be





NOÉMIE LAMBERT :

QUAND LES CHIFFRES ÉCLAIRENT L'ENSEIGNEMENT

© Jakub Zerdzicki

Arrivée au SeGEC il y a un peu plus de deux ans, Noémie Lambert occupe un poste encore rare dans le secteur de l'enseignement : « *data scientist* ». Sa mission ? Transformer des montagnes de données en outils d'aide à la décision pour les directeurs d'école et les responsables politiques.

Du tableau noir aux tableaux de bord

Le parcours de Noémie Lambert n'était pas tracé d'avance. Après un master en sciences mathématiques à l'Université de Namur, elle enseigne pendant un an les mathématiques dans une école de Schaerbeek. Une expérience formatrice mais qui la laisse sur sa faim. « *Je trouvais dommage de ne pas exploiter tout ce que j'avais appris en data science pendant mes études.* »

En juin 2023, une recherche d'emploi la mène au SeGEC. « *Je suis tombée sur l'offre d'emploi par hasard. Quand j'ai lu qu'il s'agissait de données liées à l'enseignement, je me suis dit que c'était une belle suite après mon année de prof.* »

Éclairer les décisions

Son quotidien ne ressemble à aucun autre. Pour elle, il s'agit de transformer des bases de données complexes en rapports visuels, interactifs et dynamiques. Du rapport sur le taux de diplomation dans l'enseignement pour adultes à l'analyse des résultats aux épreuves du CEB, en passant par la cartographie des PO et les statistiques de la Centrale de marchés : les projets sont variés.

« *Le but, c'est de permettre aux personnes de prendre des décisions éclairées* », explique-t-elle. Les données qu'elle traite servent autant aux directeurs d'école qu'aux responsables politiques. « *Je trouve ça chouette : d'un côté, on aide les gens sur le terrain, de l'autre, on aide à la gestion politique. Hier encore, l'enseignement pour adultes avait besoin de chiffres en urgence pour une réunion avec le cabinet Glatigny.* »



Noémie Lambert © DR

Entre solitude et collaboration

Si la construction des rapports se fait en solitaire, Noémie participe régulièrement à des comités de réflexion pour déterminer quels indicateurs seront les plus utiles. Avec Caroline Devreux, économiste au Service d'études, les échanges sont fréquents.

Face à l'explosion des demandes, Paul Rivière, consultant au service IT, l'épaule désormais dans la production de rapports. « *Chaque service a besoin de chiffres, ça devient vite compliqué à gérer seule.* » La charge de travail suit le rythme de l'année scolaire : calme en juillet-août, intense avant les congés.

Une utilité concrète

Malgré cette charge, Noémie reste motivée grâce à la finalité de son travail. « *Dans une banque, je ferais des simulations pour augmenter les bénéfices. Ici, je rends service aux gens. Ce n'est pas du tout la même pression que dans une boîte de consultance où on te presse comme un citron juste pour faire du chiffre.* »

Quant à l'avenir, elle le voit formateur. Selon elle, d'ici cinq à dix ans, « *beaucoup de collègues seront capables de faire ce type d'analyses eux-mêmes. Ces outils commencent tout juste à se démocratiser dans les entreprises.* »

En attendant, derrière chaque statistique qui éclaire une décision au SeGEC, il y a les calculs minutieux de Noémie Lambert.

■ Pauline Jans

LES SITES WEB ENTRÉES LIBRES, SALLE DES PROFS ET EXTRANET FONT PEAU NEUVE

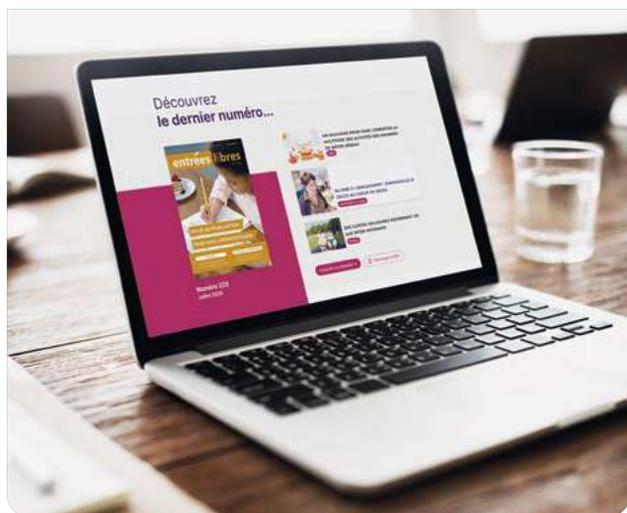
© freepik

Qui dit nouvelle année, dit nouveaux projets. Cette année 2026 sera marquée par le début d'un important coup de neuf dans la galaxie des sites web du Secrétariat général de l'enseignement catholique. Entrées libres, le site salle-des-profs.be et l'Extranet feront peau neuve et proposeront une expérience axée sur les besoins des utilisateurs.

Sur la base d'un certain nombre de constats réalisés en interne ou remontant de l'usage quotidien des acteurs sur le terrain, les équipes du SeGEC, sous la houlette du Service informatique et du Département de la communication, travaillent depuis plusieurs mois sur une refonte totale de plusieurs outils web.

L'objectif est clair : offrir une expérience modernisée et intuitive pour permettre aux visiteurs de trouver l'information qu'ils cherchent en un minimum de clics. Que ce soit de l'actualité, des ressources pédagogiques ou des informations utiles et pertinentes pour la gestion des établissements scolaires, chacune et chacun y trouvera son compte.

Entrées libres vous propose un tour d'horizon de ce chantier conséquent.



© rawpixel.com

entrées libres

Entrées libres : encore plus près de l'actu

Le premier site à être publié sera celui du magazine Entrées libres. Les lecteurs du mensuel du SeGEC ont peut-être l'habitude de consulter l'actuel site afin de lire les articles au format PDF. D'ici quelques petites semaines, c'est une expérience tout à fait nouvelle que le SeGEC proposera.

Les articles pourront être lus au format web de manière claire et adaptée au support (ordinateur, tablette, smartphone) et facilement partageables sur vos réseaux sociaux. Les lecteurs pourront parcourir les sujets qui les intéressent en les retrouvant rapidement via un classement par numéro mais aussi par rubrique.

Ce nouvel outil, inspiré des sites web de presse, apportera également plus de flexibilité à notre équipe de rédaction. Nous pourrons vous proposer des articles d'actualité chaude, hors des contraintes de la rédaction, de la création et de l'impression d'un magazine.

Enfin, vous pourrez en quelques clics participer à nos concours ou écouter « *L'Heure de Fourche* », notre podcast.

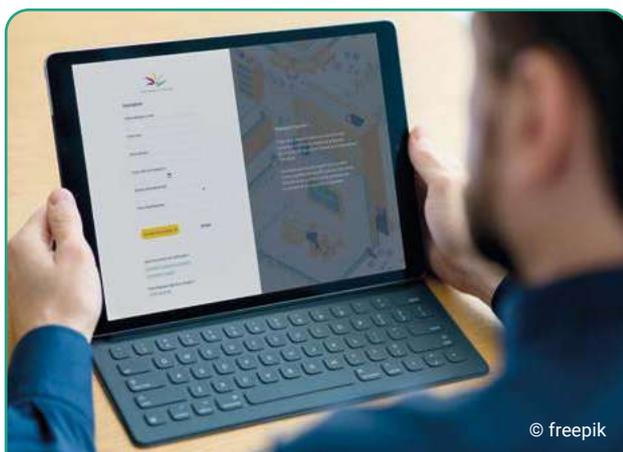
SALLE DES PROFS :

1001 ressources pédagogiques du fondamental à l'enseignement pour adultes

De nombreux enseignants du fondamental connaissent déjà le site www.salle-des-profs.be, une mine d'or pour préparer leurs cours et les activités en classe. S'y trouvent également les programmes de cours et les évaluations.

La Cellule de développement pédagogique (CDP) de la Direction pour l'enseignement fondamental du SeGEC travaille au quotidien à l'alimentation de ce site. La CDP propose constamment des nouvelles ressources.

Parmi les nouveautés qui seront proposées, on retrouvera un nouveau design, une nouvelle navigation et toujours autant de ressources. Enfin, si la salle des profs était dédiée aux enseignants du fondamental, elle le sera également, dans le futur, aux enseignants du secondaire et de l'enseignement pour adultes.



L'EXTRANET DU SEGEC : l'outil incontournable

Le 3^e site pour lequel une refonte totale est sur les rails est l'extranet du SeGEC. Bien conscientes des difficultés d'utilisation actuelles, les équipes sont mobilisées pour que le futur outil soit incontournable et constitue une réelle plus-value pour les directions, les membres de Pouvoirs organisateurs et les enseignants.

Afin de répondre au mieux aux besoins des utilisateurs, des dizaines d'entretiens ont d'ores et déjà été menés avec un panel des publics de l'extranet : PO, directions/équipes de direction,...

Un travail important est mené pour simplifier et clarifier la navigation, pour proposer un moteur de recherche adapté et performant et pour offrir des contenus diversifiés dans leur forme, entre autres.

L'interface, via sa page d'accueil, sera personnalisée en fonction du profil de l'utilisateur et de son rôle au sein de son établissement.

Lisez, écoutez et scrollez le SeGEC !

Ce début d'année 2026 est l'occasion de (re)préciser les différents canaux au travers desquels vous pouvez retrouver toute l'actu du SeGEC et de l'enseignement catholique.

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux Facebook, LinkedIn et Instagram. Trois réseaux différents, trois types d'infos et trois tonalités différents : les coulisses et l'action du SeGEC, des échos de ce qui s'organise dans les écoles, nos offres d'emploi, les nouveautés Entrées libres et podcast « *L'Heure de Fourche* », des bons plans, des concours,...

Chaque mois, plongez dans la lecture d'un nouveau numéro du magazine Entrées libres, en version papier ou en numérique sur www.entrees-libres.be

Enfin, dans le podcast « *L'Heure de Fourche* », disponible sur toutes les plateformes d'écoute, nous vous proposons d'aller plus loin, de décoder les sujets qui animent l'enseignement, d'entendre des témoignages de l'expérience des acteurs de terrain et/ou du SeGEC sur des projets pédagogiques mis en place ou encore sur des initiatives prises à l'échelle d'une école. De quoi inspirer les équipes éducatives, les équipes de direction et les membres de Pouvoirs organisateurs.



@SeGECenseignementcatholique



@segec.enseignement.catholique



@segecenseignementcatholique



@secretariatgeneraldelensei4849



entrees-libres.be



le.segec.be/m/lheuredefourche



L'histoire de la PECA'ravane :

QUAND LA CULTURE PREND LA ROUTE ET RASSEMBLE

© DR

Derrière les couleurs éclatantes de la PECA'ravane se cache bien plus qu'un projet artistique. Graffée par des élèves de sept écoles d'Ath, Enghien, Péruwelz, Leuze-en-Hainaut et Lessines, cette caravane customisée est le fruit d'une aventure humaine exceptionnelle. Une histoire de persévérance, de collaboration et de créativité où enseignants, directions et jeunes ont su dépasser les obstacles pour créer ensemble une œuvre mobile et vivante, vitrine itinérante de leurs talents et de leurs réalisations artistiques.

C a y est, elle a réalisé ses premiers tours de roue officiels au sein du Collège Saint-Augustin d'Enghien. Enfin, les premiers tours de sa seconde vie. Elle, c'est la PECA'ravane. Un nom simple et génial à la fois pour désigner cette caravane itinérante et haute en couleurs graffée par des élèves issus de sept écoles (voir la liste ci-contre). Une œuvre d'art peu commune pour un projet tout aussi hors du commun mené comme son nom l'indique dans le cadre du PECA (Parcours d'éducation culturelle et artistique).

« L'idée de cette PECA'ravane, elle a commencé à germer il y a deux ans », explique Olivier Planckaert, enseignant à l'Institut Technique Libre d'Ath. « Les directeurs de nos 7 écoles ont commencé à réfléchir ensemble à ce qu'on allait faire au niveau du PECA en vue de l'arrivée du tronc commun. Après avoir nommé un délégué par école, on a établi une sorte de cadastre de tout ce qu'on faisait déjà, ce qui nous a permis de réaliser qu'on menait déjà plein d'activités, mais aussi de faire germer l'idée qu'on pouvait mener un projet commun. Mais pas n'importe quel projet. On voulait réaliser quelque

Les délégués et écoles qui ont rendu cette PECA'ravane possible :

- Fanny Abbeels | Institut Saint-François d'Ath
- Cindy Bruneau et Bernard Ameryckx | Collège de la Visitation et de la Berlière - Lessines et Houtaing
- Alisson Devos | Institut Saint-Charles de Péruwelz
- Pauline Dupont | Collège Saint-Julien d'Ath
- Olivier Planckaert | Institut Technique Libre d'Ath
- Sabrina Wittemberg | Centre éducatif Saint-Pierre de Leuze en Hainaut
- Fabienne Coppee, Gérald Dechamp et Juliette Hubert | Collège Saint-Augustin d'Enghien



© DR

chose qui fasse sens pour tout le monde, qui parle aux élèves et qui puisse justement mettre en valeur toutes ces activités culturelles et artistiques qu'on mène déjà dans nos écoles. »

Plusieurs idées se dégagent comme celle de mener un projet en lien avec les thèmes de l'Humain et de la Nature. Et bien sûr, celle de la caravane, pour mieux amener la culture aux élèves d'une manière inédite et mobile et lui permettre de circuler entre les écoles, mais aussi vers le monde extérieur. Entre la théorie et la pratique, le projet connaît alors quelques difficultés, dont la principale, celle liée à l'achat de la caravane. *« On a eu une belle et plus mauvaise surprise en novembre 2024 »,* continue Olivier Planckaert. *« On a appris que le budget de 3500 euros avait été validé pour le projet, mais qu'il était réservé aux seules activités culturelles. »* Autrement dit, ce budget ne pouvait pas servir à l'achat du véhicule.

Après des mois de recherche, la solution vient finalement de l'intérieur. Les délégués sont allés plaider leur cause au sein des directions des 7 écoles. *« Ils nous ont tous soutenus directement, ce qui nous a permis de financer l'achat de la caravane. »*

Remis sur les bons rails, le projet pouvait entrer dans sa deuxième phase. *« On a alors lancé un appel aux élèves intéressés au sein des 7 écoles »,* ajoute Fanny Abbeels, enseignante à Saint-François à Ath. *« Cela nous a rapidement permis de dégager une équipe d'une petite vingtaine d'élèves issus de toutes les options, de toutes les années, qui ne se connaissaient pas et qui pour la grande majorité, n'avaient jamais fait de graff. »*

Leur défi était de taille : parvenir à maîtriser l'art du graffiti pour insuffler un supplément d'âme à ce projet, le tout en cinq séances de 2h30 à peine. Pour aider les élèves dans cette mission, l'équipe s'est tournée vers un artiste graffeur, AmtyOne. Habitué à encadrer des jeunes, il a su les guider tout en les laissant s'exprimer.

« On a commencé par un brainstorming. Ils ont exprimé ce qu'ils voulaient voir figurer sur la caravane. Des élèves voulaient illustrer des éléments liés à la forêt, d'autres à la plage. Finalement, on a décidé de faire les deux. Avec comme éléments qui devaient amener du lien, un certain nombre d'alvéoles qui représentaient leurs passions à toutes et tous, qu'elles soient en lien direct avec l'école ou non », précise AmtyOne. *« Au fur et à mesure du projet, ils se sont dévoilés, découverts, ce qui a amené une symbiose naturelle. Même si ça n'a pas toujours été facile. En plus d'être quasi tous des débutants, ils ont dû travailler à beaucoup sur une surface assez petite finalement et qui ne se prête pas toujours aux graffitis. Mais le résultat final en jette et ils en sont fiers, ce qui est aussi le plus important. »*

Des amitiés sont nées sur la route

Zina, élève de 6^e à Saint-Charles de Péruwelz, Jordane et Estelle, respectivement en 3^e et 4^e au Collège Saint-Augustin d'Enghien ne retiennent que de bons souvenirs de cette expérience.

« On ne se connaissait pas avant. On fait partie d'écoles différentes et on n'est pas dans les mêmes années, mais ce projet nous a permis de nouer de belles amitiés. On n'avait jamais fait de graff avant, mais c'est une chouette expérience et une belle découverte. Et puis Gauthier, "AmtyOne", a su nous motiver et nous fédérer pour nous donner le goût de continuer. On a pu tous et toutes exprimer ce que l'on voulait par le graff pour un résultat final qui nous plaît vraiment beaucoup. »

La personnalisation de la PECA'ravane et sa mise sur la route signifient la fin d'une étape importante mais marquent aussi le début d'une nouvelle aventure. Une aventure qui se forgera sur la route, au fil des destinations. *« L'idée de départ, ça a toujours été de faire vivre ce projet »,* poursuivent Olivier Planckaert et Fanny Abbeels. *« Notre PECA'ravane sera amenée à être la vitrine de nos réalisations scolaires tant au sein des écoles qu'en dehors. Nos collègues travaillent déjà pour développer des idées autour de notre caravane. On pourrait penser à des projets de podcast, elle pourrait servir de loges pour des représentations artistiques, accueillir aussi des ateliers culinaires, ou toute autre idée qu'on pourrait mener en collaboration avec des acteurs culturels. Les idées ne manquent pas ! »*

« Ce qui est aussi fou dans ce projet, c'est qu'on a l'impression qu'il a été mené par une seule école, tant la coordination et l'entente ont été excellentes », conclut Olivier Planckaert. *« Pourtant, on fait partie de sept écoles différentes. Le fait est qu'on a tous été portés par une fantastique énergie de groupe et que tout le monde – des enseignants aux élèves sans oublier les directions - a pu apporter ses idées pour n'en former qu'une seule au final. Alors quand on sait que c'est parfois compliqué de mener un projet au sein d'une seule école, on ne va pas boudier notre plaisir. »*

Et si le plus beau finalement dans ce projet, ce n'était pas la PECA'ravane - même si elle en jette un max, on est d'accord - mais l'incroyable aventure humaine qui a rendu tout cela possible ?

■ **Gérald Vanbellinghen**

Le projet en vidéo :
le.segec.be/PECAravane



« LA GUERRE DES VOISINS » :

COMPRENDRE LE MONDE AVEC HUMOUR

Professeur de philosophie le jour, dessinateur de BD humoristique la nuit, Mikko a trouvé la formule parfaite pour décrypter l'actualité internationale : transformer le monde en immeuble dans lequel chaque pays est un voisin. Rencontre avec l'auteur de « *La Guerre des voisins* », « un état des lieux d'un monde qu'il n'a jamais été aussi urgent de décrypter ».

Vous qui êtes professeur de philosophie, comment en êtes-vous venu au dessin humoristique ?

« Je dessine depuis tout petit. J'avais laissé le dessin de côté pour faire des études de philo, mais il y a 10 ans, j'ai eu besoin de m'y remettre, c'était presque vital. J'ai d'abord fait de la BD historique avec la région de Normandie, puis j'ai travaillé avec des éditeurs belges comme Dargaud et Le Lombard. J'ai réalisé une BD jeunesse sur le cosplay, et c'est en me mettant au dessin humoristique que j'ai vraiment trouvé ma voie : j'arrivais enfin à concilier mon intérêt pour l'actualité et le dessin. »

Comment est née l'idée de cette métaphore de l'immeuble ?

« C'est venu pendant une surveillance ! Je m'ennuyais et Poutine venait d'envahir l'Ukraine un mois auparavant. J'ai commencé à dessiner Poutine qui donnait un coup de pied dans la porte de son voisin Volodymyr. Là, je me suis dit : "C'est marrant, au fond c'est une histoire de voisins qui s'embrouillent." Ensuite, tout s'est enchaîné : le réchauffement climatique devenait la chaudière de l'immeuble, les Jeux olympiques des olympiades entre voisins, Netanyahu faisait un bruit pas possible au 3^e étage... La métaphore fonctionnait pour tout. »

Vous travailliez déjà sur cette thématique avant cette BD ?

« Oui, depuis trois ans maintenant, je publie régulièrement sur la page Instagram "Mâtin, quel journal !", affiliée aux éditions Dargaud. Chaque jour, il y a une publication à 7h07. On est plusieurs auteurs, chacun avec un domaine : il y a une série sur la politique française, une sur le féminisme, l'écologie... Moi je m'occupe de l'actualité internationale via cette métaphore de l'immeuble. La page a à peu près de 200 000 followers. »

Comment choisissez-vous les conflits à traiter parmi toute l'actualité internationale ?

« Le tri est plus ou moins lié à l'actualité... Il y a des conflits sur lesquels on ne débat pas trop, mais parfois nous avons dû arbitrer. Dans la BD, on parle du conflit au Cachemire et de celui au Congo, mais on n'évoque pas le Soudan, par exemple. C'est un peu plus subjectif pour les conflits secondaires. En tant que Français, Européen, Occidental, on est forcément plus touché par certains conflits. Si c'était un dessinateur pakistanais qui avait lancé "La Guerre des voisins", je pense que l'immeuble serait vu différemment. »

Pourquoi avoir choisi le format du rapport de syndic pour la BD ?

« Quand on est passé au format BD, on voulait proposer quelque chose de neuf plutôt que compiler les "strips" d'Instagram, car l'actualité se démode rapidement. Le rapport de syndic permettait de rester dans la métaphore tout en élargissant le propos : on ne parle pas uniquement des voisins qui s'embrouillent, mais aussi des charges (l'économie), des fêtes des voisins (la culture), de l'avenir de l'immeuble (la tech et l'IA) et bien sûr, de l'état des parties communes (l'écologie). »



© Mikko



Dans certains chapitres, vous faites appel à des experts. Comment l'idée vous est-elle venue ?

« C'était une suggestion de mon éditrice qui pensait qu'il serait bien d'avoir une caution scientifique. Un collègue professeur d'histoire-géographie intervient pour approfondir certains enjeux de manière sérieuse et concrète. Il y a aussi Timothée Parrique, économiste, qui propose un contre-modèle avec l'éloge de la sieste et l'idée de décroissance. Il y avait cette ambition pédagogique derrière le projet de la BD. »

Vous effectuez souvent des sauts dans le temps. Pourquoi ce choix ?

« Je trouve qu'il était important de bien montrer que ces conflits ne sortent pas de nulle part. Si Poutine envahit l'Ukraine, ça s'inscrit dans un processus. Si on n'est pas au courant de ce processus, on a une approche superficielle et caricaturale. Pour le conflit israélo-palestinien, c'est pareil : on a tendance à le faire démarrer aux attentats du 7 octobre, alors que dans la BD, le personnage du "Doc" nous emmène avec sa DeLorean dans l'Antiquité carrément ! Ces conflits méritent vraiment un approfondissement. »

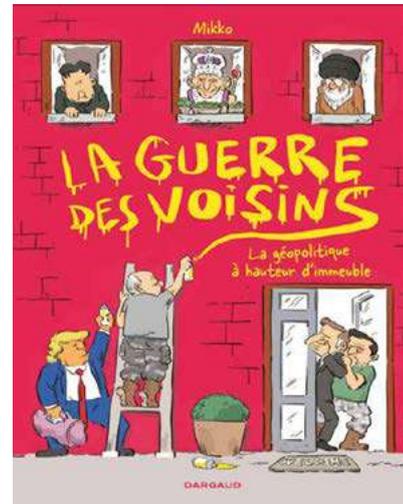
À quel public s'adresse la BD ?

« C'est vraiment large ! Les ados aiment beaucoup le côté rieur et gouailleur, mais ce qui me surprend le plus, c'est que les seniors apprécient aussi, malgré un niveau de langue parfois très ado. Utiliser des termes comme "frérot" pour parler de géopolitique, ça me fait rire, et apparemment ça ne les rebute pas. Les retours en milieu scolaire sont excellents : les profs apprécient la rigueur des infos et les élèves, la métaphore de l'immeuble. »

Quel message voulez-vous faire passer avec cette BD ?

« Je n'aime pas trop le côté donneur de leçons. Je voulais vraiment que la BD donne à réfléchir plutôt qu'imposer des idées. Tous les dirigeants en prennent pour leur grade, donc je pense avoir gardé une certaine neutralité. C'est une manière originale et ludique de se confronter aux grands enjeux mondiaux : de l'écologie à l'IA en passant par les conflits majeurs de notre temps. Comme on l'a écrit sur la quatrième de couverture : "Venez faire l'état des lieux d'un monde qu'il n'a jamais été aussi urgent de décrypter." » ■ **Pauline Jans**

CONCOURS



Mikko,

« *La Guerre des voisins* »,

Éditions Dargaud, 176 p. 23,5€.

Et si l'humanité tout entière partageait le même immeuble ? Chaque étage serait un continent, certains appartements seraient exposés plein sud, l'accès à l'eau courante serait inégalement réparti, il y aurait des embrouilles de voisinage, Vlad essaierait de récupérer la salle de bain de son voisin Volod sans l'accord de la copro, le président du syndic s'appellerait Donald et la chaudière serait en surchauffe.

« *La Guerre des voisins* », c'est avant tout une série d'actualité géopolitique publiée sur la revue Instagram *Matin !*, depuis 2022. Forte de son succès, « *La Guerre des voisins* » devient un album en proposant un décryptage de l'actualité internationale depuis la chute du mur porteur (NDLR : 1989) jusqu'à nos jours. Après avoir dressé un état des lieux de la situation de l'immeuble aujourd'hui, l'album propose un panorama des imbrications entre états à travers les angles économique, écologique, géopolitique, culturel et technologique. Un album pédagogique, rigoureux et hilarant.

Pour remporter l'un des cinq exemplaires du roman graphique « *La Guerre des voisins* », rendez-vous jusqu'au 26 janvier sur le site entrees-libres.be.

Les gagnants du concours de décembre sont :

Marie-Louise Vanesse, Bruno Dupont, Naomi Chaumont, Mercedes Mauroy et Danny Bille.

Bravo à eux !

Raoul Delcorde,

Suède, La lumière des silences,
Editions Névicata, 96 p., 11€.



SUÈDE, LA LUMIÈRE DES SILENCES

Ce n'est pas un guide touristique que signe Raoul Delcorde, ancien ambassadeur de Belgique en Suède, mais un voyage intime au cœur d'un pays de contrastes, entre hivers obscurs et lumière sans fin en été. L'auteur dévoile l'âme authentique des Suédois qui évoluent avec leur temps.

Il révèle un peuple qui gravite autour de la lumière et entretient un lien sacré avec la nature à travers rites et traditions. Le Friluftsliv (vie en plein air en suédois), fierté nationale, ramène la population à une nature rude et inspirante qui la façonne. Au fil des pages, on découvre aussi les liens méconnus entre Wallons et Suédois, les relations complexes du pays avec l'alcool, l'immigration ou son armée. La Suède est-elle vraiment un modèle politique, économique et militaire ? Ce récit personnel s'enrichit d'entretiens éclairants qui mêlent vie quotidienne, actualité, histoire et culture. Un ouvrage de la collection « *L'âme des peuples* », qui invite à découvrir l'essence de plus de 80 pays, régions ou villes à travers le regard de fins connaisseurs.

Jacques Cornet (coord.),

Disputes d'écoles, idées reçues et choix pédagogiques,

Couleur livres, 282 p., 24€.



DISPUTES D'ÉCOLES

Faut-il séparer filles et garçons à certains moments ? Évaluer les enseignants ? Réguler le marché de l'enseignement ? Moderniser l'école par le numérique ? Coordonné par Jacques Cornet de l'association Changements pour l'égalité (CGé), cet ouvrage collectif réunit une trentaine de pédagogues, sociologues et enseignants autour de 40 « *disputes* » qui traversent le monde éducatif.

La force du livre réside dans sa méthode : chaque thème présente deux positions antagonistes, illustrées par des exemples de terrain et reconnaissant à chacune ses bonnes raisons. Plutôt que de trancher, les auteurs dépassent les contradictions dans l'optique d'« *intensifier le positif* » de chaque approche. L'objectif n'est pas d'imposer une pensée, mais de « *pousser les gens à penser l'école* » et de restaurer une culture du dialogue pédagogique. Particularité : l'ouvrage féminise systématiquement les fonctions (institutrices, directrices, éducatrices), reflétant la réalité démographique tout en dénonçant le manque d'hommes dans la profession. Destinées aux enseignants, parents, formateurs et étudiants, ces réflexions invitent à déconstruire les mythes avec respect et sans tabou. Un livre pour se questionner ensemble dans la salle des profs et pour outiller le monde politique.



Jean-Michel Billioud, Mélody Denturck,

Où habiter demain ?
Comprendre les migrations climatiques,
Casterman, 48 p., 10€.

OÙ HABITER DEMAIN ?

Sécheresse à Madagascar, inondations en Belgique, montée des eaux au Bangladesh : les migrations climatiques ne sont pas une hypothèse futuriste, elles existent déjà. Jean-Michel Billioud et l'illustratrice Mélody Denturck nous proposent un ouvrage accessible dès 15 ans pour déconstruire les idées reçues sur ce phénomène qui ne cesse de s'aggraver.

À travers six thèmes, l'auteur démonte les préjugés : non, ces migrations ne vont pas provoquer un « *grand remplacement* » – la majorité des déplacements se font à l'intérieur d'un même pays ou entre pays voisins. Non, elles ne sont pas nouvelles – les migrations climatiques traversent l'histoire humaine. Oui, des solutions existent et il n'est pas trop tard pour agir.

Réalisé en partenariat avec le Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris, ce livre mêle témoignages concrets, données scientifiques et illustrations colorées pleines d'humour. Chaque partie se clôt par un décryptage d'images qui affine la compréhension. Un outil indispensable pour aborder ces enjeux cruciaux avec lucidité, loin du catastrophisme et des instrumentalisation politiques.



Andrée Poulin, Enzo,

Semer des soleils,
Alice Jeunesse, 120 p., 14€.

SEMER DES SOLEILS

Dédié « *À tous ceux et celles qui protestent contre la guerre et militent pour la paix* », ce livre suit Théo, dont l'insouciance bascule et l'anxiété grimpe face aux images de guerre à la télévision. Mille « *pourquoi* ? » l'assaillent. Seul face à ses questionnements, ses inquiétudes et ses émotions confuses, à qui peut-il parler de cette guerre lointaine qui hante ses nuits ? Le plus dur n'est-il pas de ne pouvoir rien faire ? Comment calmer sa colère, sa tristesse et son impuissance ? Un jour, Théo rencontre Colombe et ses dessins muraux. Avec elle, réussira-t-il à retrouver l'espoir ?

La douce plume d'Andrée Poulin compose une multitude de poèmes dans lesquels s'insèrent narration et dialogues. Les illustrations d'Enzo, à la fois sobres et percutantes, sombres et lumineuses, renforcent cette dimension poétique. Ce roman poétique et graphique offre aux 10-13 ans des outils de compréhension du monde, tout en préservant le plaisir de lire et, qui sait, en semant des soleils.

■ **Déborah Buekenhoudt**



**LE PODCAST QUI INSPIRE
LES ACTEURS DE L'ENSEIGNEMENT !**

S3E3 Apprivoiser l'IA à l'école



S3E2 La musique : une discipline aux atouts insoupçonnés !



S3E1 Le bruit à l'école : cet ennemi à dompter !



S2E18 Le coenseignement & les nouveaux programmes de religion



S2E7 Le PECA : renforcer l'art et la culture au cœur de l'école !



S2E5 École et parents : les clés pour une relation qui fonctionne !



le.segec.be/m/lheuredefourche



LES Bons Plans DU MOIS



EN APPRENDRE PLUS SUR LE FRELON ASIATIQUE

Le frelon asiatique, cauchemar des apiculteurs, menace nos pollinisateurs et notre biodiversité. Pour mieux le connaître, GoodPlanet propose un kit pédagogique gratuit destiné aux 10-14 ans.

Durant l'année scolaire, les élèves partent à l'aventure de manière autonome : ils apprennent à repérer le frelon asiatique, à le distinguer des autres insectes et à comprendre son impact sur la nature et l'agriculture. Le kit comprend 7 fiches pédagogiques avec du matériel d'identification et des exercices pour l'intérieur et l'extérieur.

Toutes les infos sur : le.segec.be/goodplanet-frelon



LE CINÉMA BELGE À PORTÉE DE CLIC AVEC LAPLATEFORME.BE

Connaissez-vous laplateforme.be ? Cet outil créé par La Médiathèque Nouvelle, le Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel et la Cinémathèque de la Fédération Wallonie-Bruxelles propose depuis 2011 un catalogue de près de 1000 films belges (produits entre 1952 et aujourd'hui) destinés aux établissements scolaires et milieux socio-culturels.

Les films sont diffusables en streaming dans les classes ou visionnables à domicile. Les enseignants peuvent consulter des dossiers pédagogiques, accéder aux dispositifs PECA, participer à Cinéastes en Classe et au Prix des lycéens du Cinéma. Bientôt, ils pourront créer des playlists d'extraits. Les étudiants du supérieur y ont également accès. Une belle opportunité de faire découvrir notre cinéma aux élèves !

Infos et inscriptions sur : laplateforme.be



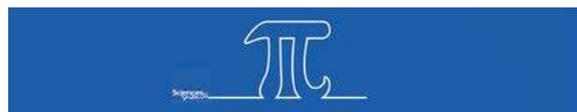
REPENSER L'ÉDUCATION ENSEMBLE POUR LES 25 ANS DU GIRSEF

Le mercredi 28 janvier 2026, à l'occasion de son 25^e anniversaire, le Groupe interdisciplinaire de Recherche sur la Socialisation, l'Éducation et la Formation (Girsef) organise un colloque « *Quels horizons pour l'éducation ? Regards croisés praticien-nes - chercheur-euses* ».

Au programme : un espace de réflexion autour des grandes questions éducatives actuelles : politiques éducatives, école inclusive, gouvernance, inégalités, bien-être, formation des enseignants et éducation au développement durable. Chercheurs et acteurs de terrain confronteront leurs perspectives lors de conférences et symposiums, pour nourrir ensemble la réflexion sur les défis contemporains de l'éducation.

Une journée riche en échanges à ne pas manquer !

Infos et inscriptions : le.segec.be/UCL-colloque-2026



PI DAY, UNE JOURNÉE DE MATHÉMATIQUES POUR LES SECONDAIRES

Initialement, le 14 mars est la journée de π (Pi), l'une des constantes mathématiques les plus célèbres au monde. La célébration trouve son origine aux États-Unis, où la date s'écrit sous la forme abrégée « 3/14 », qui rappelle les premiers chiffres de pi : « 3,14 ».

À l'occasion du Pi Day, le mercredi 11 mars 2026, Sciences.be vous propose, au sein de ses universités, des conférences destinées aux élèves du secondaire. Ces rassemblements « *Pi Day* » se dérouleront simultanément à l'UCLouvain, ULiège, ULB et UNamur, invitant ainsi plusieurs milliers de jeunes autour des mathématiques.

- Toutes les infos : le.segec.be/pi-day
- UCLouvain : le.segec.be/pi-day-UCL
- ULB : le.segec.be/pi-day-ULB
- ULiège : le.segec.be/pi-day-uliege



© Vitaly Gariev

APPEL À PROJETS PROPHÉTIQUES 2026

Vous avez un projet, une initiative ou une idée inspirante pour votre école, porteuse d'avenir et d'espérance et que vous souhaiteriez réaliser avec vos élèves cette année ? L'Assemblée générale du SeGEC vous invite dès lors à répondre à l'appel à projets prophétiques 2026. Depuis 2015, un fonds soutient des initiatives inspirées par le projet propre de l'enseignement catholique : « *Mission de l'école chrétienne* ». Cette année, un budget de 65.000€ est disponible pour favoriser vos initiatives.

La période de dépôt des candidatures sera ouverte du 15 janvier au 20 février 2026. Les projets soumis seront examinés par un comité d'audition. La sélection des projets retenus se fera en fonction de leur adéquation à un ou plusieurs des critères suivants :

- 1. Discernement :** analysez la situation, identifiez les dysfonctionnements et proposez des actions pour « *reconfigurer le futur* ».
- 2. Primat de la personne et rencontre de l'altérité :** favorisez la rencontre et construisez une histoire commune dans le respect de chacun.
- 3. Horizon de droit et de justice :** utilisez l'excellence des études pour tous afin de promouvoir plus de justice, notamment pour les plus fragiles.
- 4. Dimension symbolique de l'espérance chrétienne :** en dépassant l'individualisme contemporain, affirmez une parole d'espérance pour construire un avenir commun, en relevant les défis écologiques à la lumière de l'Évangile.
- 5. Ouverture au monde :** sensibilisez élèves et communautés scolaires aux besoins constants des pays émergents.

L'ambition des projets prophétiques est de donner une impulsion à des initiatives à l'attention des élèves, ce qui exclut tout financement à caractère récurrent. Sauf dérogation accordée par le comité d'audition, les projets sont finançables à hauteur de 10.000 € maximum.

Le formulaire de candidature ainsi que des informations plus détaillées sont disponibles via l'adresse service.etude@segec.be.

Les candidatures pour l'appel à projets prophétiques 2026 devront être envoyées avant le 20 février à la direction du Service d'étude : etienne.descamps@segec.be.

MONSTRE ROSE : VOYAGE POÉTIQUE SUR LA DIFFÉRENCE

Un être rose fluo, poilu et massif naît dans un monde tout noir et blanc. Différent, bruyant, maladroit, il dérange et part chercher sa place ailleurs. Inspiré du livre d'Olga de Dios, ce spectacle de marionnettes de la compagnie Semences d'art mêle théâtre visuel et musique live pour raconter un voyage surprenant et poétique sur l'acceptation de soi. Dès 3 ans. La compagnie propose des ateliers et un dossier pédagogique.

Représentations : 13 et 15/02/2026 (Bruxelles Nord), 29/04 (Bertrix), 19 et 20/05 (Rémicourt).

Les infos : le.segec.be/monstre-rose

VILLERS-LA-VILLE : LA NATURE SOUS L'OBJECTIF

Jusqu'au 15 mars 2026, l'abbaye de Villers-la-Ville accueille deux expositions photographiques complémentaires. « *Yderst* » (« *extrême* » en dialecte norvégien) de Sébastien Van Mallegem et Kristen R. Johnsen nous sensibilise au littoral européen menacé par la crise climatique. « *Harmonie* » de Michel d'Oultremont célèbre en grand format la faune sauvage de nos régions. Une belle occasion de combiner visite patrimoniale et réflexion sur la nature !

Toutes les infos : le.segec.be/Villers-agenda

MARIEMONT CÉLÈBRE MARIE DE HONGRIE

Du 22 novembre 2025 au 10 mai 2026, le Musée royal de Mariemont met à l'honneur Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint et gouvernante des Pays-Bas au 16^e siècle.

L'exposition révèle son rôle politique, diplomatique et artistique à travers œuvres historiques et installations multisensorielles innovantes : modèles 3D, musique, vidéos, danse et animations pour une immersion renouvelée dans la Renaissance.

Une figure féminine de pouvoir à (re)découvrir !

Infos : musee-mariemont.be

L'ART CONTEMPORAIN S'OUVRE AUX ÉCOLES AU BPS22

Le BPS22, Musée d'art de la Province de Hainaut à Charleroi, propose des expositions temporaires gratuites aux groupes scolaires. Son équipe de médiation crée les conditions d'une rencontre sensible avec l'art contemporain à travers visites accompagnées et ateliers plastiques adaptés à chaque groupe. Le musée propose des visites sur mesure pour tous les besoins spécifiques. Une belle porte d'entrée vers l'art pour vos élèves !

Infos : bps22.be

■ Déborah Buekenhoudt

JANVIER

UNE NOUVELLE ANNÉE A COMMENCÉ ...

